

# **MES CHAUSSETTES ONT UNE ÂME**

**ROMAN**

**Brigitte BARBULÉE**

**Téléphone : 06 48 24 77 46**

**50 rue de la Salle, 22 700 Perros-Guirec**

[brigittebarbulee@free.fr](mailto:brigittebarbulee@free.fr)

Une fois de plus, j'ai baissé ma culotte et me suis accroupie au milieu du passage. Une fois de plus, le vent violent a rabattu le long de mes mollets ce qui m'appartenait, mais cette fois-ci en plus dense et plus odorant. J'étais franchement dans une mauvaise passe.

Humiliée dans cette posture sur un sentier heureusement peu fréquenté, avec ce qui me dégoulinait de verdâtre le long des chaussettes, je pivotais pour tenter de corriger la trajectoire des rafales et donc des dégâts occasionnés sur mon anatomie. Ce n'était pas du plus bel effet, mais par chance j'avais les poches remplies de mouchoirs en papier. Il resterait tout de même quelques traces résistantes, témoins que je liquiderai ce soir sous la douche.

Le pantalon remonté, ce qui ressemblait à un avant-goût de la Meseta, sorte de steppe jaune ou verte selon la saison, sans rien d'autre que d'immenses champs de céréales à l'infini, s'imposa. Long et lassant, le combat commença.

Devant moi, un horizon à perte de vue de tiges de blé, tordues par les bourrasques rythmées et régulières comme une chorégraphie parfaite. Je me battais avec ce que le vent charriait dans mes yeux, mes oreilles, mon nez, ces cailloux aussi qui rendaient instable cette marche qui n'en finissait plus de s'étirer. Il n'y avait rien. Pas un toit, pas une fontaine, pas un virage, pas un chat. De la ligne droite et du sec. Les mèches de mes cheveux me fouettaient les joues. Mais j'avançais.

La niaque au bout du bâton, la larme à l'œil, la goutte au nez, les oreilles en braise, je ne relâchais pas l'effort. J'en voulais. J'avais la volonté d'un scout, la solitude du coureur de fond et le courage des premiers marins ; Christophe Colomb de la piste blanche, je voulais découvrir ce qu'il y avait au bout de cette poussière.

Mon corps peinait. Je rageais. L'encourageais. Le traînais parfois. J'avais un but à atteindre avant la nuit. J'osais crier des mots sales au vent. Je gueulais ma colère contre la tempête et ses rafales. Comme Don Quichotte, je me battais contre ces moulins à vent, le bâton brandi à la figure du ciel ennemi.

La hargne au ventre, je n'avais pas le choix : tenir jusqu'au bout. Je me souviens avoir chanté à tue-tête n'importe quoi. Avoir apostrophé les éléments ligués contre moi. Les avoir insultés, en bavant des naseaux et des lèvres comme une jument furieuse, à cause du vent dans ma bouche.

Mais je tenais bon. Une bête sauvage. Je ne devais pas être belle à voir.

J'avais une idée en tête et je voulais qu'elle soit vraie. Il ne pouvait en être autrement. C'est elle qui me donnait le courage de pousser toujours plus loin mon corps. D'oublier mes pieds qui saignaient dans mes chaussettes usées. Ma jambe douloureuse qui hurlait et ces lanières sur les épaules qui me cuisaient la peau jusqu'à la moelle.

Mais rien au monde ne m'aurait fait capituler. Ce Chemin me dressait. C'était vraiment mon maître. Impitoyable. À chaque pas poussé plus en avant, je pilonnais mon esprit de mots vainqueurs. Comme un mantra, je me récitais toujours plus fort : « Avance, avance, avance... »

Et je finis par arriver.

\*\*\*

Le car frémit. Enfin ! Une première tentative secoue les passagers. Tous les corps se renversent sur les fauteuils. Des cris, des rires, des paroles aiguës fusent, bondissent comme des balles sur les traces de doigts imprimées le long des vitres.

Ce vieux châssis se décide tout de même à quitter la gare routière de Santiago de Compostelle. Ce n'est pas trop tôt. Je n'en peux plus d'attendre. Tout me paraît glauque subitement et ces adieux m'oppressent. Je voudrais lâcher cette fenêtre où se collent mes yeux vides.

L'engin maugrée, s'ébroue comme une bête. Il tremble si fort, crache et tousse, qu'on l'imaginerait avoir vu le fantôme de Saint Jacques en personne. Un filet noir de fumée sale et il démarre. C'était urgent. La chaleur est intense, les émotions s'enflamment comme un paquet de dynamite. Il est moins une que l'on ne saute dans cette fournaise.

Je me sens tellement faible. Depuis que je sais pleurer, je hais les adieux et ceux-là me tuent. Je regarde mes doigts s'agiter sur la vitre embuée comme s'ils ne m'appartenaient pas... Étrange. On dirait qu'ils pianotent quelque chose de nostalgique. À quoi pensent-ils ?

Fesses cambrées, je tends mon dos vers toutes ces paupières que je ne verrais plus et qui clignent sous le soleil, tous ces pèlerins que j'ai connus, aimés et qui continuent le Chemin sans moi.

Deux trois volubiles s'agitent devant les timides ; j'aperçois les traits tirés des vieux marcheurs si courageux et ceux creusés des amoureux qui vont se quitter là ; mes compagnons de route les fidèles Océan et Denis : vagabonds des étoiles ; le canari dans sa cage qui accompagne toujours de ses trilles sa propriétaire, cette harpie singulière qui hante les auberges, et même ce couple d'Asiatiques père et fils, pourtant si équivoque, venus me dire au revoir. Pourquoi ?

Et puis... Il y a toi qui te détaches de tous. Celui que je regarde avec la rage de vouloir t'imprimer en moi. Toi, le géant venu d'ailleurs.

Je bois ton dernier sourire. Il est faux. Tu essaies de le rendre vrai pour ce car qui te déchire en quittant l'Espagne pour la France. Ta détresse, elle est là, elle transpire, elle vibre. Tu n'en peux plus. Tu voudrais disparaître de ma vue, je le sais. Te laisser

aller, remonter ta chaussette trop basse que je vois piteuse et ce détail me gêne pour toi. Je ravale tout ce que j'aimerais te crier à ce millième de seconde. Si je pouvais... Je force, j'ai mal, mais en vain, tout est noué, ma gorge n'émet que des sons rauques.

Et puis lentement, lorsque ta main levée n'est plus qu'un point mouvant qui s'éloigne, je sens mon corps sans vie glisser dans l'arrondi du siège et je dépose là un pauvre regard, hanté déjà par cette image qui ne reviendra plus.

\*\*\*

J'ai la figure hâlée, roulée en boule, un vrai chiffon aujourd'hui ; les joues mouillées comme la gouttière de mes yeux qui s'écoule goutte après goutte. Je me rappelle ce souvenir de l'urine lâchée là-haut. C'était un jour de tempête. Ça coulait le long de mes mollets jusque dans mes chaussures... J'efface tout ça d'un coup sec en fermant les yeux. J'ai honte.

C'est fini. Après le virage, ton geste de la main aura rejoint les souvenirs. J'essuie machinalement ce filet de sel comme un serpent le long de mon nez. Ces taches blanches et mates qui traduisent là ma tristesse.

Triste, et pourtant pas malheureuse. Malgré les larmes, malgré cette page qui se détache et s'envole déjà loin... Je me sens riche. C'est nouveau. Un trésor vit en moi. Je connais un sentiment que je n'ose appeler joie, comme si prononcer ce mot était stupide. J'ai un secret, un trésor.

Raconter ce Chemin. Ces mille kilomètres d'intensité comme de banalités. Ces petits riens drôles ou troublants. Cette tendresse croisée derrière un arbre ou un mot.

Précieux pas de vie que l'on accumule, le bâton en main, pour construire son château en Espagne.

On n'oublie pas le Chemin.

\*\*\*

— Ohé les filles, il faut revenir à la vraie vie maintenant !

— Revenir ?

La phrase bondit de la banquette derrière moi. Je me retourne vivement vers celle qui l'a prononcée.

— Le *Camino*, ce n'était qu'une petite parenthèse !

Parenthèse ? Chose dénuée d'intérêt, vite oubliée. Et si au contraire la véritable tranche de vie était là. Partir ou revenir, on a besoin d'autant de courage.

Dans l'oreille, tous ces minuscules bruits de cailloux qui crissent sous mes pas. Et ceux, petits pointus, logés entre mes doigts de pieds quand je dévalais les sentiers des montagnes pyrénéennes. Des intrus.

Oui, revenir. Joie au ventre, le corps en loque comme les chaussettes déjà mortes le troisième jour. Chemin, je t'ai aimé et détesté quand tu me malmenais dans tes bourrasques glaciales, tes balisages jaunâtres qui me narguaient quand je n'en pouvais plus de tirer sur mon bout de bois.

« Saleté de chemin ! » Pas un bar à l'horizon, pas un toit, pas une église, des pierres ; des pierres et des montées sans fin dans la tourmente de là-haut.

Je t'ai maudit parfois, c'est vrai. Mais qu'est-ce que je t'ai aimé aussi !

Dans ma tête, le tout et le rien se bousculent en grim pant les sentiers rocailleux et puis... Soudain c'est la beauté qui me foudroie, brute. Oubliée la rancune des derniers instants. Un arbre argenté déploie sa robe de prince afghan avec une sobriété telle que j'en retiens mes larmes. Aussi vite la marche devient miraculeuse, la douleur s'échappe pour l'extase, je souris aux oiseaux et chatouille de l'œil les papillons qui caressent mes mollets.

Je siffle au vent qui chante dans mes cheveux et sautillerais presque, tant les nuages me paraissent espiègles et vifs ! La nature m'a rattrapée, envoûtée, comme ce parfum de miel qui m'enivre les narines, le genêt d'Espagne qui borde les sentiers.

Je suis bien.

Je me fonds dans le chemin.

Je deviens le chemin.

\*\*\*

Au début, c'était flou. Un malaise chaque matin. Puis le soir venu. Jusqu'à ce vague désir d'accomplir ce fameux Chemin jusqu'à la Galice. Découvrir le tombeau de Saint Jacques de Compostelle...

Au fil des journées, les choses ont jailli les unes après les autres. Parfois je me surprénais à me regarder avec insistance. Je me déchiffrais en silence devant la glace. Qui étais-je ? Je ne me connaissais pas. Je voulais affronter mes recoins secrets à travers les pires conditions comme les plus réjouissantes. Laisser mon corps se faire à la nature. L'apprivoiser.

Pousser la porte et partir.

Comme ça, sans réfléchir, parce qu'il y a eu un appel, un cri qui m'a réveillée en sursaut. Alors j'ai su qu'il était grand temps et que la vie me tendait les bras. Il me fallait encore le courage d'avoir peur. De moi, et surtout du mal que j'allais faire aux miens en partant sans un bruit.

Je l'ai fait. J'ai eu cette audace terrifiante. Je me suis enfuie.

Tout se réduisait à l'essentiel. L'inconnu, la fuite, la solitude. Les rencontres, épurées comme les pensées. J'enviais cet éclat particulier qui transparaissait de certains visages lumineux. Je désirais ce cadeau moi aussi, ardemment. Il me fallait ce mystère. Le percer. Comprendre où la vie voulait bien me conduire.

Et puis aimer. Tout. Rien. Les autres. J'avais soif de boire la banalité extraordinaire de cette vie. J'espérais qu'elle me l'offrirait dans chaque particule de poussière déplacée.

Comme les pèlerins d'antan, à l'époque des Celtes et des mythes, j'étais fascinée par ce bout du monde. Finisterra... Ce pèlerinage détenait des secrets brillants d'étoiles dont celui d'ouvrir la connaissance de soi. L'incroyable énergie de ce chemin diffusée dans nos semelles, était censée réveiller l'âme et le cœur. J'étais avide.

J'y ai laissé des plumes, c'est vrai.

C'était donc un début de mois de mai, où l'on fait ce qu'il nous plaît, que je décidais de faire mien ce dicton : partir de Saint-Jean-Pied-de-Port pour atteindre le bout humide de l'Espagne en marchant durant un mois et quelques miettes grappillées sur le mois suivant.

J'étais encore une grande gamine de cinquante-deux ans et deux trois miettes moi aussi, toute menue, toute sportive, toute jolie, toute gentille et toute souriante qui s'apprêtait à s'attaquer au grand Roncevaux et ses cols imprévisibles en toute saison.

Évidemment, je ne le savais pas. J'allais assez rapidement déchanter.

Pourtant malgré les duretés endurées, les doutes et lassitudes, ce *Camino* s'est teinté rapidement des couleurs d'un conte de fées avec évidemment les bons, les tricheurs, les magiciens célestes, les amoureux.

Voici donc ce qui m'est arrivé de féerique.

La nature.

Un homme.

Un Américain.

Et d'inoubliables rencontres.

Bien sûr, pour la farouche Bretonne que j'étais, si peu aventureuse, ayant à peine quitté ses sabots pour voyager, une rencontre le premier soir de mon arrivée avec un vrai Américain et toute cette étrange aura qu'il dégageait, son allure décontractée aux antipodes de la mienne plutôt coincée, fut un choc.

Grand, stylé, genre Clint Eastwood, j'étais bêtement embarrassée ; surtout lorsqu'il a fallu passer une première nuit de promiscuité dans ces dortoirs vieillots, côte à côte dans des lits gigognes si proches... J'étais comme cette poignée de pèlerins déracinés, ballottée par les flots, perdue.

Ce soir-là, nous étions le 2 mai 2014.

Ces « chiffres » allaient prendre une étrange place dans notre rencontre.



\*\*\*

J'investissais tranquillement ce 1 m<sup>2</sup> d'espace de rêve en y posant mon fin duvet prévu pour les chaudes nuits d'Espagne – j'allais bientôt déchanter là aussi. Accroupie, je furetais dans mon sac à dos, à la recherche d'autres vêtements pour passer à la douche, la trousse de toilette à la main.

— Hello !

Un sourire malicieux comme les yeux et une casquette couleur kaki enfoncée sur un crâne luisant tondu de près, en prévision d'un mois privé de rasoir. Je me tourne et me dresse, surprise devant cette silhouette longiligne et musclée, plantée devant moi, la regarde quelques secondes avant d'opter pour un ton aussi désinvolte que le sien.

— Oh, hello ! Lui dis-je avec un sourire de la même teneur.

On s'est présentés comme deux copains d'une même colo.

— Hi ! I'm Steve ! Where do you come from ?

— I'm Brigitte... Bridget... Do you see ? I come from Bretagne, France, Brittany !

Le voilà qui me scrute avec ses yeux plissés devenus soudainement ronds, l'air ébahi par mon étrange et indéfinissable accent, semble réfléchir un instant puis se lance.

Alors un des pires dialogues anglais jamais vécu depuis la fin de ma scolarité, prend place. Mémorable... Il faut dire que je suis sourde, malentendante comme disent certains avec componction, mais je dissimule très bien tout cela sous mes cheveux en pagaille, j'écorque les mots à cause de ce satané filtre entre mes oreilles et mon peu de décibels. Bref, j'en ai fait mon affaire et finalement les quiproquos et autres malentendus font souvent rire les autres, alors pourquoi pas ?

Il ne connaissait pas la Bretagne ! Oh ! L'affront ! J'avais beau articuler, postillonner, gesticuler, prononcer « Brittany » de toutes les façons inimaginables mais pourtant possibles, Clint ne comprenait toujours pas où se situait ma chère Bretagne, côté Côtes d'Armor.

Pas décontenancé pour autant, dégainant une belle patience de cow-boy, il a sorti un carnet jaune comme les prairies des fins d'été, avec le stylo assorti et j'ai dû lui

croquer la silhouette de la France avec ma région. Quand j'ai vu son regard s'éclairer, je lui ai fièrement tendu mon crayon pour qu'il me dessine à son tour le joli minois des États-Unis, le Wisconsin, Madison plus précisément, son lieu de résidence.

On n'imagine pas à quel point un dessin grossier peut devenir une opportunité à ceux qui savent la saisir... Steve serait donc ce soir, grâce à cette esquisse ratée, l'occupant plutôt cool du lit numéro 20, collé à mon 22.

Ce fut une nuit reposante avec un retour aux aurores, secouant. Je ne connaissais pas encore les réveils militaires du *Camino*. Pour résumer, on devait dégager des duvets à six heures et de l'auberge à huit.

À partir de ce moment et chaque matin jusqu'au final, les fourmis endormies que nous étions, s'affairaient en silence dès le premier néon allumé, roulaient leur sac de couchage, changeaient de tee-shirt, enfilaient le pantalon, se mouchaient, toussaient, bâillaient, secouaient les mèches, enfilaient les tongs et fonçaient droit sans un mot, sans un regard pour le voisin, dans la salle de bain commune pour une toilette de chat, un coup de peigne évasif dans le désordre de la nuit. L'eau froide, l'élastique des cheveux, le bandeau, la brosse à dents, et le coup d'œil jeté au voisin de lavabo pour s'assurer que sa paupière est encore plus lourde que la vôtre.

Certains partaient très vite, ventre vide, s'engouffrer dans les premiers cafés comme les premiers kilomètres. D'autres s'attardaient dans la cuisine où l'on sentait déjà les odeurs de boissons, thé et riz mêlés. Bouillies épaisses pour quelques-uns, potages sans nom pour d'autres, plus prévoyants. Nous n'avions pas l'assurance de trouver un bar ouvert si tôt.

Chaussés solidement, harnachés durement, bâtons ou baguettes nordiques en main, les *peregrinos* avançaient l'œil brumeux mais le cœur vaillant, prêts à affronter n'importe quelle étape, souffrir s'il le fallait, abordant les premiers cols comme leur Chemin de Croix.

Quant à moi, j'avais un faible pour la devise tranquille. En plus de mon allure décontractée, je devais détenir le record du plus léger sac transporté, à peine 7 kg, comparé à certains dolmens repérés près des lits... Mais ce matin, réveillée brutalement et trop tôt, j'avais les lèvres trop gercées pour sourire.

Très vite, je devais connaître une inflammation articulaire de la jambe gauche, douloureuse jour et nuit, sans répit, étape après étape quel que soit le temps, le terrain, la distance à parcourir... La garce.

Elle me harcelait, testait ma volonté, mon humeur et mon sommeil, si bien qu'un jour au bout d'un nombre déjà grand d'étapes, tellement excédée d'avoir mal, je saisisrai en pleurant ma hanche, à bout de nerfs, et lui parlerai fermement entre les deux os.

« Maintenant ça suffit la douleur ! C'est bon ! Tu arrêtes de me torturer. Je n'en peux plus. Je craque ! Laisse-moi marcher... Il faut que j'atteigne Santiago ! » Reniflant fort, la morve au nez, j'ajouterai : « C'est MON corps, ne l'oublie pas. Je t'en prie, laisse-moi souffler un tout petit peu, juste le temps d'arriver là-bas... »

J'aurai pensé cela avec une telle détermination rageuse, que deux jours plus tard le point douloureux commencera à faiblir la journée, persistera la nuit, puis cessera complètement le jour pour quelques sursauts nocturnes. Miracle ! Quel bonheur de ne plus serrer les dents à chaque pas.

Jamais je n'aurai autant compris le pouvoir de l'esprit sur le corps dans les phénomènes de guérison. C'était puissant et réel, ça marchait vraiment. Enfin ! Je poserai à nouveau le pied sans grimacer et savourerai tout cru le monde sans râler...

Seulement, je n'en étais encore qu'au commencement, il me faudrait supporter cette douleur un bon bout de temps encore. Mais cela non plus, je ne le savais pas.

Ce matin donc, Steve mon voisin de lit dormait encore ou faisait semblant, alors que le régiment était déjà en marche. Je lui jetais un coup d'œil amusé. Les bras ramenés sur le haut de l'oreiller avec ses épaules nues larges et dorées comme une bonne galette de chez moi, on avait envie de croquer dedans. Le modelé et la butte joyeuse de ses fesses offertes au ciel, son profil semblait tellement apaisé, enfoncé dans la chaleur des plumes et détonnait parmi la sortie des tranchées des fourmis et le tir des néons. Un vrai commando autour de lui.

Peut-être était-il du genre marmotte, ou bien mal remis du décalage horaire de sept heures avec la France et l'Espagne. J'allais tendre la main pour le réveiller par solidarité de pèlerine... Et puis non. Timide, j'éliminai cette pensée aussi vite qu'elle m'était venue. Finalement, on ne se connaissait pas.

« En tout cas, il va vite être mis au parfum ici... » pensai-je amusée. Je quittai le dortoir et cette première auberge au nom évocateur : « La piste aux étoiles ».

Impatiente, survoltée par l'appel du dehors, j'imaginais une aube fraîche et douce pour m'accueillir en ce premier matin de printemps.

La porte à peine poussée, ce fut un calvaire.

Un premier jour mémorable, agressif et belliqueux comme un guerrier, le temps était entré en guerre contre nous, les marcheurs.

Froid perçant, brouillard vertigineux, pluie cinglante, vent hargneux qui transperçait mes tympans comme mon anorak trop mince et la toile fine de mon pantalon de randonnée bien vulnérable dans cette tempête, déjà collée par la pluie contre la chair de mes cuisses, violette.

L'onglée broyait mes doigts crispés sur le bâton et paralysait mon autre main tenant une bouteille d'eau. Je n'avais pas de gants. Pour quoi faire ? L'Espagne n'était donc pas toujours un pays chaud en cette saison ?

J'avançais, luttant contre la force du vent, mes yeux coulaient comme mon nez face à ce choc thermique. La Bretagne que je venais de quitter était plus que printanière ces jours derniers, bénéficiant d'ensoleillements dignes des plus beaux étés californiens. Je n'avais donc prévu que des tenues légères et surtout pas d'anorak fourré, insubmersible et étanche, c'était tout le contraire. Le Titanic.

Je suintais, dégoulinais, grelottais...

J'allais pourtant devoir affronter la montagne en aussi pitoyable état dès le premier jour. Les pèlerins, bien mieux équipés que moi, marchaient comme des zombies surgis de la brume. J'allais apprendre ce qu'était la montagne qui ne rigole pas. Avancer ou renoncer. Ce n'était pas le moment de plaisanter. Pas question de se perdre là-haut non plus.

Alors j'avançais.

Jamais je n'ai connu par la suite pires conditions de temps que ce premier jour. Et j'ai su à la fin de cette même journée que j'étais parée pour aimer la montagne d'un

amour fou, à me fondre dans ses éléments déchaînés, à me faire prendre pour épouse, en devenant moi-même montagne.

Et croyez-moi, si je vous affirme n'avoir jamais été aussi heureuse que ce trois mai au matin... Pas sur le moment, c'est vrai.

Haletante comme une chienne, transpirante et frissonnante à la fois, hallucinée par ce brouillard mais déterminée à dompter l'épreuve en me dressant, souffrant le martyre dans cette démence, avec cette hanche affûtée comme un couteau dans ma chair.

Je gémissais de colère avec une pressante envie de me soulager au moment où il était impensable de baisser son pantalon sous pareil déluge.

Eh bien si, je l'ai fait ! Je me souviens encore de ces rafales qui rabattaient l'urine contre mes jambes nues. J'étais aussi honteuse que glacée ; ça coulait tout chaud sur mes mollets, mélangé à la pluie.

Avec cette densité opaque devant et derrière moi, je ne m'étais pas aperçue que j'étais accroupie en plein milieu du sentier où passaient les silhouettes crochues des pèlerins. Des fantômes. Heureusement, dans une telle galère la fierté s'envole, on se comprend, on partage et on passe son chemin en détournant la tête. Je leur étais reconnaissante, mais je l'étais surtout à ma vessie enfin allégée.

Eh bien oui, je trouvais cela incroyablement beau à vivre !

Autour de moi, dans mes oreilles, mes yeux, dans l'inconfort de mon corps malmené par cette violence, j'arrivais encore à percevoir de la beauté, une sensation pointue de mon appartenance aux éléments, à l'Univers entier ; une jouissance douloureuse et sublime à la fois, une impression d'être littéralement dans l'instant brut. La symbiose !

Je devenais vibration de vie et d'amour. Sauvageonne dans ce no man's land, j'étais prête à ne jamais m'arrêter. Roncevaux, tout mon corps te désirait. Je me donnais à ton col, à tes 1 400 mètres à franchir pour atteindre ce Monastère Navarrais du XIIe siècle, transformé à présent en usine à ronfleurs.

Le soir venu, avec le calme extérieur retrouvé, je m'étais agréablement nichée dans un fauteuil du Monastère. Après une douche et le maigre festin posé dans un sac à mes côtés, je lisais tranquillement, isolée des autres.

Je n'avais pas encore le goût de la rencontre avec tous ces inconnus surgis d'un peu partout. J'avais des choses pas très gaies logées dans la tête qu'il me fallait régler. Je souhaitais qu'on me laisse penser en paix, rien de plus. Pour ne rien arranger, tête en l'air, j'étais en chaussettes, j'avais oublié mes tongs en France ! Mes chaussures de marche, détrempées, étaient en train de sécher dans le local du bas, d'où remontaient divers effluves, disons, peu affriolants...

Mince ! Je rentrais vite mes pieds sans allure sous le fauteuil, Steve était devant moi, tout propre, rasé de près, short et claquettes d'après tempête, deux signes incontournables de reconnaissance entre pèlerins en plus de la suave odeur de déodorant, comme une ombre suivant ses fesses.

Détendu, souriant, visiblement ravi de me revoir, voilà qu'il me propose de partager le menu des *peregrinos* servi dans l'une des ruelles près du monastère. Spontanément, je refuse. Curieusement, mon signe négatif de la tête l'affecte moins que je ne l'aurais cru. À peine ai-je perçu une ébauche de regret dans son regard qu'il a déjà disparu au milieu d'un groupe.

Boum ! Un grand vide me tombe dessus. Le corridor s'est délesté des bruits de passage des occupants. Je me retrouve seule subitement dans le silence, avec mon livre et une autre femme plongée elle aussi dans sa lecture. Je parviens à me détendre au bout de plusieurs pages. Après tout, on me laisse tranquille. Je peux dialoguer les yeux dans les yeux, avec mes sardines espagnoles, mon yaourt et mon fruit de saison. La grande classe.

Demain, il me faut une paire de sandales pour sortir de la douche. Pas question de rester coincée tous les soirs les pieds tordus sous le fauteuil. J'ai remarqué en arrivant la veille, un petit village à proximité de celui-ci, avec un seul commerce faisant droguerie et accessoires divers.

Je m'y rends dès le matin, mais hélas, il n'y a pas ce que je cherche. Je ne vois qu'une paire d'espadrilles exubérantes, dans les tons rose fuchsia. Je m'imagine mal chaussant ce style après avoir conquis la montagne. Non, vraiment, ça ne fait pas crédible : pèlerine à la petite semaine. Il me faut du sérieux.

Heureusement, coincées sous la pile des tons crus et des variantes façon fluo, je découvre des noires à légers pois blancs plus discrètes, même si elles ne sont pas

totalelement convaincantes elles non plus. Je m'en contenterai. Ce n'est pas un défilé de mode ici.

En sortant de la boutique, la pluie a cessé mais pas le vent, ni le froid. Les températures restaient basses, l'étape montagnaise, dégagée du brouillard me fascinait. Les nuages nerveux galopaient le long des cimes enneigées, dévalaient les monts comme sur des montagnes russes, où paissaient quelques vaches suspendues entre ciel et terre dans l'herbe moelleuse.

Nous montions, descendions ; puis remontions et redescendions inlassablement, invariablement. Les pèlerins se croisaient, se perdaient, se retrouvaient.

Les saluts fusaient d'un peu partout ; leitmotiv parfois chaleureux, parfois sans âme, mais surtout signe d'appartenance à un groupe d'escargots-marcheurs bien particulier, repérable à sa coquille dans le dos, sur le haut du bâton, ou encore, attachée sur un bord du chapeau. La confrérie *Jacquaire* dans sa splendeur des débuts, pas encore recouverte de boue ni d'égratignures.

Évidemment, je ne pouvais pas faire comme tout le monde : j'avais aussi perdu mon emblème d'aventurière du caillou, dès le premier jour ; un beau spécimen de la mer pourtant, teinté de blanc et d'oranger, mis de côté par mon poissonnier ; celui-ci avait même poussé l'amabilité jusqu'à me percer le trou pour y passer la ficelle. Inutile de me chercher des excuses : je l'avais mal accrochée sur mon sac.

Un peu plus tard, remise de la déception causée par cette perte, je trouvais finalement mieux de me distinguer du noyau dur. Je revendiquais ainsi mon statut de mouton affranchi du troupeau.

Parfois quelques deux-roues nerveux, pèlerins eux aussi, nous frôlaient en brillant trop fort leurs « Hola ! Buen camino ! » histoire de nous faire sursauter et bondir du sentier comme des lapins, petits culs blancs jetés en l'air. C'était cela ou se faire renverser à la gloire de Saint Jacques.

Nous finissions vite par acquérir les bons réflexes quand nous entendions le bruissement des vélos se rapprocher. Nous plongeons vivement sur le côté, culbutant comme en temps de guerre dans les tranchées, en pestant contre l'ennemi, le danger passé.